8°Y²
109205

AHI BINEBINE

Le Sommeil de l'esclave

ROMAN

STOCK

LE SOMMEIL DE L'ESCLAVE

80 y 2
109205

1440818

Mahi Binebine

Le Sommeil de l'esclave

Stock

Tous droits réservés pour tous pays.

© 1992, Éditions Stock.



A Mamaya.

Ce n'est pas pour panser les plaies du passé que je reviens aujourd'hui réveiller ta mémoire, le temps l'a déjà fait. Non, si je veux te conter ton histoire, c'est peut-être, et seulement, pour trouver un sens à la mienne.

1

J'ai frappé à ta porte. Tu habitais au fin fond de la médina, dans cette longue ruelle où je suis né garçon.

C'est elle, Dada, qui m'a ouvert.

Dada est cet étrange petit bout de femme qu'un ami offrit au capitaine, ton héros de grand-père, pour services rendus il y a longtemps déjà.

La figure de Dada dévoile à peine son histoire, seule une ombre de rides témoigne de son passé (un visage d'esclave ne vieillit jamais). Ses seins lourds reposent enfin sur son ventre, la corde nouée autour de ses hanches en guise de ceinture lui donne l'air d'une bossue. Une bossue à l'envers, courbée par l'usure. Et par la honte. Pourtant, le jour de son affranchissement (elle n'a jamais rien compris à cette liberté dont chacun parle mais elle accepte, comme à son habitude, les décisions de son maître, pour autant que celles-ci n'entraînent pas son renvoi), ce jour-là, Milouda donna une fête en son honneur. C'est du moins ce qu'elle avait affirmé, la mère blanche, mais elle se

souciait plutôt de l'image de la famille, très respectée dans le quartier. Les voisines étaient là toutes, guettant la moindre faille du service pour égayer de commérages piquants cette cérémonie un peu pompeuse.

Seule, Yamna semblait mesurer la portée de l'événement. Voisine de terrasse, elle était une négresse au visage pâlot; son mariage avec l'épicier berbère (nabot mais blanc) l'avait élevée au rang de maîtresse de maison. Elle avait dépensé toutes ses économies pour offrir à Dada un soutien-gorge en dentelle rose bonbon : la liberté réclame ce genre de sacrifice!

Pour la première fois de sa vie, Dada avait goûté au plaisir de recevoir un cadeau. Qu'importe que ce fût à soixante ans, pensa-t-elle, avec un peu de patience, on finit par tout avoir en ce bas monde, même un soutien-gorge digne d'une épouse légitime. Osant à peine le toucher, elle contemplait son cadeau avec deux yeux brillants, surpris, tel un enfant ébahi par les couleurs dorées de son tam-tam un jour de fête.

Le soir, seule dans sa cuisine alors que la maison s'endormait, elle sortait la valise cachée sous son lit (Dada se méfiait des petites bonnes, toutes maigrichonnes, qui défilaient dans la maison à longueur d'année, l'hiver surtout), une valise fermée à double tour, soigneusement enveloppée dans un tissu à fleurs, semblable à celui du salon, ficelée comme pour entreprendre un long voyage, ce voyage qu'elle ne fera jamais. Elle défaisait

alors les nœuds, une multitude de nœuds dont elle seule connaissait le secret. Elle en retirait son soutien-gorge en dentelle rose bonbon, elle le caressait de ses mains aux paumes délavées, avec la même tendresse qu'elle avait pour toi quand ton petit corps se lovait contre son vaste ventre.

Cette tendresse toute frêle avec laquelle elle trifouillait tes longs cheveux si lisses, faisant mine d'y chercher des poux. Des poux qui n'ont jamais eu l'honneur de déguster ton sang exquis d'enfant blanc bien nourri.

Ce soutien-gorge fascinait Dada. Mais elle ne l'a jamais porté plus de quelques minutes car elle avait l'impression d'être en laisse. Comme un chien. Un chien de race, bien sûr. Elle dormait peu la nuit. Les visites que lui rendait ton père à l'aube après la prière (jamais avant, en raison des ablutions) se faisaient rares. Le *Fqih* n'avait plus les ardeurs d'antan, sans compter qu'il se sentait déjà très proche de Dieu. Encore que, si Milouda, ta tendre mère, n'avait pas pris l'habitude d'enfermer à clef les petites bonnes (pour les empêcher de te violer, assurait-elle), le vieux aurait été tenté, une fois de plus, de succomber à leur fraîcheur adolescente, car « Dieu est beau... et il aime la beauté ». Il justifiait ainsi, vis-à-vis de lui-même, son air vaguement ridicule lorsque au milieu de la nuit il s'empressait de vérifier si cette punaise de Milouda n'aurait pas par hasard oublié de verrouiller la pièce où couchaient les petites bonnes. Cet insistant bruit de poignée de porte qu'on tri-

pote ouvrait la mémoire de Dada aux souvenirs. Elle se mettait alors à rêver du temps jadis, le temps où elle plaisait, ce temps où tes oncles se la disputaient quand ils restaient dormir à la maison, où ses seins arrogants, prêts à gicler du sang à la moindre caresse, attiraient sur son corps subalterne les regards rapaces des *foqahas* venus réciter le Coran au cœur de la famille. Le temps d'avant. D'avant la déchéance. Dada s'endormait sur ces doux souvenirs, ils avaient comme un goût de miel qu'elle intégrait à ses rêves, ravivant de la sorte sa jeunesse anonyme aux seins révoltés.

Le matin, Dada aimait à s'installer sous le cèdre au milieu de la cour pour nourrir les oiseaux : des miettes de pain qu'elle gardait jalousement dans sa poche après chaque repas. Elle aimait la noblesse de cet arbre, arbre du Liban aux branches étalées, accueillantes comme les bras des danseuses orientales. Elle recouvrait ses mains aux paumes blanchâtres des gants de soirée récupérés dans l'opulente poubelle de Mme Kolomer, l'unique étrangère qui habitait la vieille ville : elle tenait à préserver du soleil le peu de signe de dignité que sa personne portait. Elle s'armait aussi d'un bâton qu'elle maniait d'une main preste pour tenir éloignés les pigeons insatiables qui bousculaient ses oisillons. Gare à celui qui approche l'ombre du cèdre ! Se sentant protégés, quelques moineaux allaient jusqu'à grimper le long de son bâton pour mieux picorer les riens de miettes accrochés à ses gants effilochés.